

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 24 DÉCEMBRE 1864.

No 52.

A NOS LECTEURS.

Témoins de l'état malheureux des Instituteurs à la campagne et partout; convaincus du besoin où ils se trouvent de resserrer de plus en plus les liens qui doivent les unir, de tâcher de ne former qu'un seul corps, animé des mêmes idées, des mêmes desirs, de la même volonté, nous jetâmes, il y a un an, les bases de la *Semaine*.

Nous voulions faire de ce journal l'organe intime des Instituteurs; nous voulions que tous pussent concourir à son succès, y apporter leur part de travail et de suggestion, y essayer à découvrir leurs talents et à se mettre sur la voie de succès littéraires; nous voulions que chacun pût travailler à rendre notre classe noble, grande, et respectée, — nos fonctions plus lucratives et moins pénibles, nous voulions nous rendre plus aptes à remplir avec avantage la mission importante dont nous sommes chargés et que nous ne pourrions remplir avec efficacité qu'au moyen de grandes et promptes améliorations; nous pensions enfin que cette œuvre pouvait être utile, avait de l'actualité, était nécessaire. Teis étaient le but et la raison de nos efforts.

Avions-nous raison d'essayer cela. Nous le croyions alors; malheureusement, aujourd'hui, à la fin d'une année d'efforts, nous nous apercevons du contraire, et nous sommes forcés d'annoncer à nos lecteurs que ce 52ème numéro qui complète l'année est le dernier que nous leur adressons.

En tentant cette entreprise, nous aimons qu'on le sache, nous n'avions en vue aucun intérêt personnel, l'espoir d'aucune rémunération; nous étions décidés à travailler gratuitement; suivant nos forces et nos capacités à atteindre notre but, et nous nous serions crus amplement récompensés, si notre œuvre eût réussi, et si la classe eût profité de notre travail.

Il est inutile de chercher à déguiser la plaie qui ronge notre société et lui prépare un avenir aussi pénible, aussi misérable que celui du passé. Il faut avoir la force d'examiner notre position, de rechercher les causes de l'état insignifiant où végète l'instituteur et les moyens propres à lui faire prendre le rang élevé que lui assignent nécessairement et

son dévouement et la grandeur des fonctions qu'il remplit.

Parmi les causes nombreuses, capitales, difficiles à détruire, qui, par leur enchaînement, concourent à conserver le déplorable état de l'instituteur, il en est une qui, si, enfin, nous avions le courage de la faire disparaître, entraînerait sans aucun doute toutes les autres dans sa chute, mais qui en ce moment, brille au regard d'un sinistre éclat, et se montre d'autant plus terrible, d'autant plus indestructible, qu'elle tient à notre inertie, et qu'elle se lie intimement à notre indifférence, nous voulons parler de ce manque d'union qui presque toujours a distingué les membres de notre classe, de cet isolement que chacun paraît se faire un devoir de conserver aussi longtemps que possible, et qui menace de faire bientôt le caractère distinctif de l'instituteur canadien.

Ces paroles sévères envers les Instituteurs canadiens s'adressent, on le comprend facilement, à ceux qui laissent sans doute au temps ou à l'indifférence le soin de réhabiliter notre classe et de la relever de son misérable état sans faire de leur côté le moindre effort.

Vraiment, quand on jette un coup d'œil sur notre position, quand on voit l'instituteur ignoré, reculé au fond d'une paroisse, sans amis, sans jouissances, et qu'on est forcé d'avouer que cet état misérable, c'est lui qui se l'est créé, qui se le conserve avec un amour presque paternel, le feu de la honte brûle le front, le cœur se serre et se remplit de désespoir, parcequ'une volonté ferme changerait cette situation, parceque si nous voulions enfin nous tendre fraternellement la main pour marcher sans arrière-pensée comme sans crainte au renversement des obstacles nombreux qui nous arrêtent, — mais dont peuvent se rire les efforts d'hommes unis et résolus, — nous pourrions aspirer à un brillante position sur les degrés de l'échelle sociale.

À voir en général l'indifférence des instituteurs à travailler à la réalisation de ce rêve sublime, qui paraît ne devoir jamais être une réalité pour ceux qui se livrent à l'éducation de la jeunesse canadienne-française, — cette force de notre pays, cet avenir de notre nationalité, — à voir leur apathie criminelle pour tout ce qui concerne la grandeur de leur